Document generated on 10/12/2024 3:57 a.m.

Études littéraires

Clément Moisan, *L'Âge de la littérature canadienne*, Montréal, Éd. HMH, 1969, 193 p.

Desmond Pacey

Volume 2, Number 3, décembre 1969

André Gide

URI: https://id.erudit.org/iderudit/500104ar
DOI: https://doi.org/10.7202/500104ar

See table of contents

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pacey, D. (1969). Review of [Clément Moisan, *L'Âge de la littérature canadienne*, Montréal, Éd. HMH, 1969, 193 p.] *Études littéraires*, *2*(3), 378–380. https://doi.org/10.7202/500104ar

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

une flamme concevable, intérieure » dure le temps de faire participer les sens (« ouïe, vue, tous nos sens ») à la fête de l'intellect, de connaître la vérité simple des choses, d'« opérer la nature d'appendices imaginaires ». Temps limité : il n'est rien qui puisse assimiler l'être à son « reflet passager », la mort de l'*impression* est aussi fatale que démesurée sa croissance (« l'impression enfin soumise irradie d'aise d'être et sitôt meurt »). Le poète retourne au bercail, au néant. La vérité sera toujours trop immense pour habiter notre demeure : « ses oreilles trop longues sous le porche ne passent plus ».

* * *

M. Pierre Garnier, le théoricien, et M. Jean-Claude Grosjean, le poète, tombent d'accord sur plusieurs points de doctrine. Les formules du second ne sont pas moins ingénieuses que celles du premier.

a) Le mot, la lettre, sont appelés à des usages nouveaux. Le poème est « un espace pur où la lettre... joue..., où... le mot s'évertue à fixer l'unique contour » ; « récif sur l'océan blanc la lettre... est unique soutien du mot » ; elle constitue (la formule est ingénieuse) le « prêt à tout dire ».

b) Dans sa forme, le mot évoque une histoire, exhume un passé ancien, participe de l'universel : « le mot... cri ravi de l'être indéfini », « ses racines plongent profondes dans l'antique ivresse ». Se modifient par conséquent les concepts routiniers de « livre » ou de « culture ». Porteur de « mots », le livre ne répond plus à une construction logique ; « lit (défait) de lignes ou traits », « semis qui offre au monde un chant », il se présente tel un « obscur manifeste lyrique,... planté de mots noirs, serrés ». La culture sort de ses ghettos : « l'art simple de mots posés sans façade heurte un cénacle... acharné à prôner la culture » ; « du passé dépassé, ressassé, tout s'« effondre ».

c) L'image poétique subit une mutation. De métaphorique, elle devient purement visuelle, ayant trait à l'effet produit par une certaine disposition typographique : « opaque, fragile, périple d'une plage, image, poème ».

d) Le poète avoue pactiser avec la vie et l'art. Ferveur rescellée. Il se nomme candidement « artisan-ouvrier », « rêveur désireux d'émouvoir ». L'ingénuité redevient à la mode, la littérature cesse d'être mise en procès. Bientôt, l'on pourra proférer sans crainte le mot « écrivain » et reléguer au musée des bizarreries « écrivant » ou « scripteur ». Grosjean prête au poète la « faim d'écrire, d'offrir » ; « son travail le ravit sans le gâter » : « construire avec des mots une émotion esthétique nouvelle ».

La littérature redécouvre, par le détour qu'elle effectue dans le « semis » des mots-objets, la vocation du jeu, qui garantit sa spontanéité. Serait-ce la fin de cette maladie que Paulhan avait magistralement diagnostiquée : « les fleurs de Tarbes ou la terreur dans les lettres » ?

L. SOMVILLE

Université Laval

□ □ □

Clément MOISAN, **l'Âge de la littérature canadienne,** Montréal, éd. HMH, 1969, 193 p.

Cet essai est l'un des trois gagnants du concours parrainé par la compagnie « Imperial Tobacco » lors de l'année du centenaire, sur le thème « le Canada en l'an 2000 ». Que ce livre ait remporté un tel prix est plutôt surprenant puisqu'il s'attache plus à la littérature présente ou passée qu'à celle de

l'avenir; ce choix est à l'honneur de la libéralité et de la sagesse du jury: c'est un livre qui mérite d'être publié et lu. C'est aussi l'effort d'un pionnier.

L'originalité de ce livre tient au fait qu'il est la première contribution tendant à démontrer que la littérature canadienne de langue anglaise et la littérature canadienne de langue française ont un point commun. Plusieurs critiques, dont moi-même, l'ont affirmé, mais M. Moisan est le premier qui ait pris l'initiative hardie de le prouver d'une façon systématique et détaillée. Ses vues sont convaincantes; il démontre que les deux branches de notre littérature ont suivi des chemins communs aux mêmes époques, qu'elles ont toutes deux rencontré le même dilemme: devoir utiliser une langue qui s'inscrit dans une tradition littéraire bien affirmée, qu'elles ont toutes deux souffert de l'absence d'une critique littéraire pénétrante, qu'elles se sont toutes deux intéressées aux valeurs sociologiques plus qu'aux valeurs esthétiques et que toutes deux se sont récemment tournées vers la satire, l'expérimentation et l'iconoclastie dans un effort pour échapper à l'emprise d'un passé traditionnel et colonial.

Je n'ai rien à reprocher, dans ses grandes lignes, à la thèse de M. Moisan; le ton adopté par l'auteur est constamment modeste, prudent, judicieux et réservé. Ma critique est de détail et j'aimerais dire clairement qu'elle n'enlève rien à ma grande admiration envers les mérites de l'auteur. Il est clair cependant que la littérature canadienne-française lui semble plus familière que la littérature canadienne-anglaise. Cette ignorance relative lui fait commettre parfois quelques bévues. Ainsi quand il groupe Frederick Philip Grove, Ralph Connor et L. M. Montgomery. Connor et Montgomery ont été des créateurs de l'idylle régionaliste, mais Frederick Philip Grove, le plus grand romancier que le Canada anglais ait produit, était un naturaliste de la taille de certains Européens comme Zola et Hamsun, et le rattacher aux « auteurs qui cherchent à perpétuer les vertus de la campagne en inculquant l'amour de la région choisie, l'orgueil du passé, mais surtout le respect de certains idéaux comme la religion et la morale », c'est mal le situer du tout au tout. De même, parlant des tendances récentes de la poésie canadienne, M. Moisan cite Earle Birney et Alfred Purdy comme les correspondants d'Alain Grandbois et d'Anne Hébert, qui « gardent toujours une influence marquante sur les générations montantes ». Birney et Purdy, bien qu'ils soient, en ce qui les concerne, de bons poètes, n'ont pas exercé une influence réelle sur les jeunes poètes canadiens-anglais: Irving Layton, James Reaney et Raymon Souster, chacun dans leur propre genre, ont acquis bien plus d'influence.

En l'occurrence, cette ignorance relative de la littérature canadienne-anglaise est rendue manifeste par la manière sommaire dont est traitée la critique littéraire de langue anglaise. M. Moisan reconnaît dans Northrop Frye un représentant de la « nouvelle critique » et il semble croire que Frye a eu une influence considérable sur notre critique actuelle. Je serais la dernière personne à nier l'importance de l'œuvre critique de Frye; il n'est cependant pas un représentant de la « nouvelle critique » au sens particulier de cette expression. Les « nouveaux critiques » dont les maîtres sont I. A. Richards et F. R. Leavis de Cambridge, s'adonnent à l'étude serrée des valeurs particulières des mots sur la page; la méthode de Frye se situe presque à l'opposé: il relie constamment les mécanismes particuliers de littérature à des plus larges configurations, à des modes, à des genres, à des archétypes. Bien plus, quoique

Frye ait exercé récemment une influence considérable sur les jeunes critiques de notre littérature, ce ne fut pas lui, mais plutôt W. E. Collin, A. J. Smith et E. K. Brown, qui, dans les années 30 et 40, révolutionnèrent la critique littéraire canadienne-anglaise, la détournant d'une critique mercantile et nationaliste et l'orientant vers une critique empreinte d'une objectivité scientifique et fondée sur des critères universels.

Le sens précis des nuances fait visiblement défaut à M. Moisan quand il traite de la poésie et du roman en littérature canadienne-anglaise. Il semble accepter comme argent comptant les prétentions des jeunes poètes à passer pour des hommes de laboratoire et des iconoclastes et néglige de souligner que la plupart de leurs expériences (concernant la typographie en particulier) furent entreprises presque un demi-siècle plus tôt par des gens comme Cummings. Le tournant décisif dans la poésie canadienne-anglaise survint dans les années vingt grâce à l'œuvre de poètes comme F. R. Scott, A. M. Klein, A. J. M. Smith et Dorothy Livesay, et rien de véritablement nouveau ne s'est produit depuis : il s'agit en fait d'une continuation plutôt que d'une révolution soudaine. En parlant des jeunes romanciers canadiens-anglais, M. Moisan semble comparer Leonard Cohen, Mordecai Richter, Scott Simons et Jack Ludwig, et même faire l'extraordinaire rapprochement suivant : « Jack Ludwig [...] réunit toutes les qualités de Richler et de Cohen ». Je m'étends sur le sujet uniquement pour affirmer ma profonde conviction que *Beautiful Losers* de Cohen se situe sur un plan bien plus élevé que le meilleur roman de Richler ; que le meilleur Richler est très supérieur au meilleur Ludwig, et que Scott Simons n'est pas digne de leur compagnie.

Quelques vétilles pour finir. Que la responsabilité en incombe à M. Moisan ou à son éditeur, il faut cependant dire que la correction des épreuves a été négligée. Les extraits anglais du texte, spécialement, sont pleins d'erreurs : des lettres sont omises ou inversées, la ponctuation est fantaisiste et parfois des passages sont si mutilés qu'ils en perdent tout sens.

M. Moisan termine ce livre par un plaidoyer pour la création d'un centre d'études sur la littérature canadienne ; il suggère de l'établir à Montréal. Je suis tout à fait en faveur de tels centres, mais je pense qu'il est maintenant trop tard pour suggérer une telle création. Des centres similaires sont maintenant bien organisés à l'Université du Nouveau-Brunswick, à Laval, Ottawa, Carleton et dans les université d'Ontario-ouest et de la Colombie Britannique, pour ne mentionner que celles qui me viennent d'abord à l'esprit, et je ne peux imaginer aucune d'entre elles abandonnant le travail qu'elles sont en train d'accomplir. En tout cas, je m'opposerais à la création d'un centre unique, subsidié par le gouvernement et par là quasi officiel, qui pourrait apposer son *imprimatur* sur des travaux de recherche littéraire ou critique. Dans la diversité se trouve le salut !

Enfin je dois répéter que ce livre, en dépit de ses limites, est une entreprise digne des plus vifs éloges et je félicite M. Moisan de l'avoir réalisée. Si j'essayais d'écrire un tel livre, mes erreurs à propos de la littérature canadienne-française seraient bien plus manifestes.

Desmond PACEY

University of New Brunswick

□ □ □